

grandes chaleurs elle se voyait contrainte de s'en absenter tant que le soleil était dans sa force. Julien, ne consultant que son dévouement, mit en réquisition tous les jardiniers, tous les terrassiers du village, qui, dans l'espace d'une nuit, creusèrent des trous immenses autour du pavillon; les tilleuls et les acacias, enlevés à leur sol natal, y furent transplantés avec toutes les précautions imaginables; et le lendemain, Julien, doucement payé de ses peines, jouit de l'étonnement et de la joie de Marie à l'aspect de son pavillon chéri, environné tout à coup d'ombre et de fleurs.

Le comte de Vermanton murmura de nouveau: ce massif d'arbres nouvellement implanté là, privait un partie du château d'un point de vue admirable, selon lui. Le marquis ne fut pas tout de suite de son avis; mais les arbres nouvellement plantés étant venus à mourir au bout de quelques jours, il trouva fort impertinent M. l'intendant de ses jardins, qui ne savait que détruire; la liberté qu'il lui avait laissée, tournait à la licence, comme récompense de ses soins attentifs envers Marie, la disgrâce de Julien fut décidée, sans que Mlle de Vaudou osât cette fois risquer un mot en sa faveur; apparente contradiction d'un cœur féminin, mais que les jeunes filles en âge d'aimer s'expliqueront peut-être.

Le comte de Vermanton, chargé de signifier à Julien son congé, s'en acquitta avec une telle hauteur, une telle dureté, que celui-ci ne put retenir les expressions de sa colère. Le comte, s'emportant violemment contre ce valet, ce paysan, s'oublia au point de le frapper. Julien, furieux, hors de lui-même, s'oubliait à son tour, saisit un fer de bêche, une houe, le premier objet qui s'offre à lui et se précipita sur le comte. Celui-ci, forcé de se mettre en garde contre ce fureur, recule précipitamment, glisse et tombe dans un vaste canal qui traversait le parc de Vaudou, et où la rivière de Ouaine, gonflée par une crue d'eau subite, venait décharger ses eaux, Julien sera donc vengé! Non: Julien allait punir un injuste agresseur; maintenant son cœur compatissant le pousse aussitôt au secours du malheureux en danger de périr. A ses cris: "à l'aide! à l'aide!" quelques garçons jardiniers sont accourus; mais nul d'entre eux ne se soucie de risquer sa vie dans un sauvetage presque impossible, vu l'inondation. Tandis qu'ils délibèrent s'ils iront détacher le bateau, Julien s'est précipité au milieu des eaux grondantes, et dont l'étroitesse du canal augmente encore la violence; à plusieurs reprises il a plongé, et vainement; déchiré par les fragments de roches aiguës dont le fond du canal est parsemé, il plonge encore, c'est aux traces de son sang qu'on peut juger de la persévérance de ses efforts et de la direction de ses recherches.

Enfin il repartit sur l'eau; d'une main il a saisi le comte par ses vêtements, de l'autre, en attend la barque libératrice, il se cramponne avec force aux anfractuosités de la chaussée; mais son courage et sa vigueur sont épuisés; en vain il fait un dernier effort pour saisir un objet vague qui semble s'offrir à lui; ses yeux se ferment, ses bras se détendent; il ne voit plus rien, ne sent plus rien, et tombe dans un anéantissement complet.

En reprenant ses sens, il se trouva dans un endroit sombre, où d'abord son regard, faible et douteux, ne put rien distinguer. Pendant quelques instants, il crut s'être réveillé dans un autre monde. Aucun souvenir de son existence première ne se retraçait à sa mémoire; l'amour et la haine étaient effacés de son cœur. Peu à peu ses esprits revinrent; se soulevant péniblement sur son lit, écartant les rideaux, il examina le lieu qu'il occupait. Il était dans un riche et bel appartement, qu'il reconnut pour appartenir au château de Vaudou. Une surprise bien plus douce l'attendait. Dans un coin, à la faible clarté d'une lampe, il aperçut Marie, occupée avec ses femmes à préparer les linges nécessaires aux pansements des malades! Julien, malgré ses douleurs qui commencent à se réveiller, se regardait comme le plus heureux des hommes en songeant que sans doute il était l'objet de ses soins touchants, et que quelques-unes des larmes dont il voyait les traces sur les joues de sa gracieuse garde-malade avaient coulé pour lui.

Ce bon temps de souffrances se prolongea. Chaque jour Marie lui prodiguait les soins de la plus tendre pitié, et chaque jour Julien s'enivrait de plus en plus de la vue de celle qu'il n'avait d'abord aimée que par un sentiment de reconnaissance. Dans les moments où la douleur semblait donner quelque relâche à l'heureux malade, elle daignait s'entretenir avec lui, afin de le distraire, et chaque fois, en le quittant, elle se promettait bien de ne plus donner lieu désormais à de pareils entretiens.

C'est parfois chose singulière que les convenances sociales. Personne au château, personne dans les châteaux environnants ne se serait avisé de blâmer Mlle de Vaudou de prodiguer tous ces témoignages d'intérêt au sauveur de son fiancé; mais si ce fiancé lui-même, malade aussi, alité aussi, eût été l'objet de

tous ces soins empressés, de toutes ces visites incessantes, Dieu sait ce qu'en eût dit le monde.

O'est le marquis seul qui se chargeait des visites à faire à son gendre futur.

Le comte de Vermanton, quoique rudement éprouvé par la secousse de sa chute, par l'asphyxie, presque complète, résultant de son immersion prolongée, promettait cependant d'être sur pied avant Julien. Ce n'est pas comme on pourrait le croire, que Julien se plût à faire durer ce doux état de malaise dont il se trouvait si bien. Point n'est besoin pour lui de feindre; à mesure que ses plaies se cicatrisaient, la fièvre, qui avait semblé d'abord n'être que la conséquence, augmentait de plus en plus d'intensité. Sur la demande de la jeune châtelaine, il y eut consultation de médecins. On fit venir un grand docteur d'Auxerre. Celui-ci, mieux avisé que le frater du village, déclara les lésions extérieures sans gravité aucune; mais lors de son plongeon dans le canal, le jeune homme sans doute était en état de transpiration; il y avait eu refroidissement, par conséquent désordre dans les voies respiratoires, même dans le poulmon. Là était le danger; ce danger, il espérait bien le vaincre, mais il ne pouvait assigner un terme à la maladie.

Songeant à la nocce de sa fille, dont les préparatifs, quoique retardés par ces événements, préoccupaient toujours, le marquis, dans la prévision qu'alors il aurait besoin de tous les appartements du château, parmi lesquels le malade occupait justement la chambre réservée aux futurs époux, décida de le faire transporter à la ferme, où le vieil Éloi et sa femme veilleraient sur lui. De cette façon, si maître Julien devait mal finir, la chambre nuptiale serait ainsi préservée de cette triste consécration de la mort.

A l'audition des ces paroles un peu égoïstes, c'est vrai, mais du reste assez raisonnables, pour la première fois de sa vie, Marie fut sur le point de manquer de respect à son père.

"Étais-ce ainsi qu'on prétendait traiter le sauveur de son fiancé! Le confier à des étrangers, à des mercenaires, à des vieillards incapables de soins et de veilles, c'était de l'ingratitude, c'était de l'impiété."

Le père, qui se piquait de philanthropie, se soumit comme toujours, au bon vouloir de sa fille, et Julien continua d'occuper la chambre nuptiale, en attendant le moment du mariage, qui semblait reculer de jour en jour, comme sa guérison. Ce n'est point de cela qu'il se plaignait.

Par une belle matinée de juillet, le pas rapide d'un cheval se fit entendre sur la chaussée caillouteuse qui reliait le village au château.

Quitte enfin de toutes ses épreuves, M. de Vermanton, lesté, bien portant, reprenait le cours de ses visites à sa belle promise; mais, malgré les sollicitations du marquis et de sa fille, il refusa obstinément d'aller voir son sauveur, ne pouvant se croire, dit-il, nullement engagé de reconnaissance vis-à-vis d'un domestique.

Marie le soupçonna d'avoir le cœur froid et dur.

"Je lui ferai donner vingt-cinq louis, ajouta le comte, et nous serons quittes. D'ailleurs je trouve étrange que ce manant occupe encore aujourd'hui la chambre qui m'est réservée en qualité d'époux. Je l'ai déjà souffleté, reprit-il avec insolence, et là, franchement, entre nous, quoique je lui doive la vie, je le reconnais, je me sens d'humeur à le souffleter encore!"

Marie commença à le prendre en aversion. Le lendemain, une lettre du comte arriva au château. Une affaire importante l'appela impérieusement à Paris. Il n'y devait rester que huit jours; il y resta un mois.

A son retour, il prit incontinent la route de Ouaine, pensant y trouver les choses dans l'état où il les avait laissées. Mais plus d'une surprise l'y attendait.

Durant ce mois, de grands événements venaient de changer la face politique de la France, et c'est dans la prévision de ces événements que le comte avait entrepris son voyage. Un décret de l'Assemblée constituante venait d'abolir les titres et les prérogatives de la noblesse. Le comte espérait bien que le marquis, quoique philosophe, quoique philanthrope, ferait opposition comme lui, comme tous les bons gentilshommes de l'Auxerrois, à l'exécution d'une semblable mesure, et à peine en rue du château, il s'aperçut que la grille d'honneur avait été dépouillée de ses écussons armoriés. Première surprise.

"Que se passe-t-il donc, monsieur le marquis? dit-il tout d'abord à son futur beau-père, qu'il rencontra à deux pas de là."

"Il se passe que, grâce au ciel et à l'Assemblée, je ne suis plus marquis, mon cher Vermanton."

—Qu'êtes-vous donc alors, monsieur? —Le citoyen Vaudou, tout simplement; mais, marquis ou non, je n'en suis pas moins disposé à vous nommer mon gendre."

Le nouvel arrivant fut quelque temps à se remettre de cette surprise. Il secoua la tête, croyant rêver; puis, la relevant tout à coup, regardant en haut et en bas, et se remémorant qu'il se trouvait vis-à-vis de ses inférieurs.

"Que parlez-vous encore de mariage, monsieur, lui dit-il, la fille du citoyen Vaudou peut-elle espérer s'allier à la noble famille des comtes de Vermanton?"

L'ex-marquis rentra chez lui, étouffant d'humiliation et de colère; il trouva Marie au salon, occupée à broder près d'une fenêtre et d'un air paternel et désolé.

"Arme-toi de courage, mon enfant, lui dit-il avec des larmes dans la voix et en la serrant entre ses bras... Crois bien qu'il n'a pas perdu de moi de te rendre heureuse... Du courage, ma fille, du courage!"

Marie le regardait la bouche bée et les yeux empourprés.

"De quoi s'agit-il donc? murmura-t-elle avec une vive angoisse au cœur."
—Marie, mon enfant, je vais t'affliger, reprit-il, en n'osant encore aborder la terrible question, mais songe à ta jeunesse, à ta beauté, à ton mérite comptés pour rien, à ta dignité outragée indignement; que cette pensée te donne la force de mépriser l'insensé qui nous méprise!

—De qui voulez-vous parler, mon père?
—M. de Vermanton a retiré sa parole, il renonce à ta main..."

Vraiment! s'écria la jeune imprudente en lui sautant au cou; il renonce à moi? Ah! Dieu soit loué!"

Cette fois, l'expression de la surprise put se lire sur la physionomie de l'ex-marquis comme tout à l'heure sur celle de l'ex-fiancé.

Il crut que sa fille ne l'avait point compris: "Mais votre mariage est rompu, te dis-je, rompu à jamais!"

—Je l'ai entendu ainsi, mon père.
—Et tu sembles t'en réjouir!... Tu ne t'aimais donc pas?"

—J'ai cru l'aimer un peu... quelque temps... balbutia-t-elle, les yeux baissés, mais..."

—Mais?

—Mais depuis que je l'ai entendu vous contredire sans cesse, même s'emporter contre vous dans les discussions que vous aviez ensemble sur les affaires publiques, oh! s'a été fini! Oui, mon père, c'est depuis ce temps-là, depuis ce temps-là seulement!

—Bonne Marie!"
Et Marie courut aussitôt rejoindre son malade:

"Un grand malheur vient d'arriver," lui dit-elle, le sourire encore sur les lèvres, les yeux encore étincelants de joie.

Elle lui apprit tout, sans croire devoir y mettre de grands ménagements; et, dans un transport sympathique: "Ah! Dieu soit loué!" s'écria-t-il aussi.

Dependant la maladie de Julien, loin de céder au temps et aux prescriptions de la science, prend une marche inquiétante. Ses émotions trop vives de chaque jour ont allumé son sang; la fièvre ne le quitte plus.

Jusqu'à là le grand docteur, selon la prudente habitude de ces messieurs, refusait de se prononcer; enfin, il déclara l'existence d'un danger réel, imminent. L'alarme est au château; Marie, navrée de douleur, ne veut plus quitter la chambre de Julien; et bientôt ses larmes et ses sanglots ont appris à celui-ci l'amour qu'il a fait naitre et le péril qui le menace.

Au milieu d'un sommeil profond, léthargique, réveillé en sursaut par la douleur, l'air de Marie l'aperçoit, le visage baigné de larmes, à genoux au pied de son lit. Elle pleure.

"Je le vois, lui dit-il, tout est fini... mais sur qui pleurez-vous?... Le bonheur n'était pas possible ici-bas pour moi; si j'eusse reconstruit la santé, il m'eût bientôt fallu... Puis, s'interrompant tout à coup, il s'écria: Ah! si la mort égalait tout; Marie! je vais mourir! non! tu n'ignoreras pas..."

—Tais-toi, dit-elle en posant son doigt tremblant sur la bouche de son ami; tais-toi, je sais tout."

Et alors saisissant les mains de l'infortuné, les pressant entre les siennes, la chaste, la tendre Marie, d'un air solennel, courba son front vers celui du malade, et déposant le premier baiser de l'amour sur des lèvres déjà refroidies par la mort: "Nous voilà unis," s'écria-t-elle, et elle s'évanouit.

Mais Julien n'avait été condamné à mort que par ses médecins, et la nature cassa l'arrêt. Son retour à la santé, la certitude d'être aimé, l'opinion politique du père de Marie, le départ du comte de Vermanton, tout pour lui semblait devenir un présage de bonheur. De si douces espérances ne se réalisèrent point cependant. Les romans écrits ont presque toujours un heureux dénouement; il n'en est pas ainsi des romans en action qui se passent dans le monde.

Le citoyen Vaudou reçut fort mal les pro-

positions de M. Julien; en vain ce dernier lui dit: "Nous avons les mêmes principes; je pense, ainsi que vous (et j'ai encore plus d'intérêt que vous à le penser), que tous les hommes sont égaux. Ainsi donnez-mi votre fille. Vous seriez indigne du nom de patriote et d'homme sans préjugés, si, pour quelques milliers d'écus que vous avez de plus que moi, seule différence qui peut exister entre nous aujourd'hui, vous sacrifiez le bonheur de votre enfant et le mien. Au nom de l'humanité, de la raison..." Il allait poursuivre son éloquent plaidoyer, lorsqu'au nom de la raison et de l'humanité, l'ex-marquis le fit prendre par les épaules et mettre à la porte du château.

Dans un style qui se ressentait un peu de l'époque, Julien furieux écrivit à Marie: "Votre père est un barbare; mais je dois moins que lui pour exciter ses mépris? Je vous aime, vous m'aimez; que fallait-il de plus pour nous unir? Il a blâmé la conduite du comte de Vermanton; elle était moins insensée que la sienne. Malheur aux parents que les honneurs ou les richesses rendent sourds aux cris de l'amour et de la nature!"

Marie était à peu près de son avis; mais cela ne suffisait pas. Pour surcroît de malheur, son père surprit la lettre. Il jugea la situation grave et sa fille en danger. Chargé en ce moment par les autorités municipales de fournir des défenseurs volontaires à la patrie, il mit Julien en tête de la liste.

Bon gré, mal gré, pauvre Julien, te voilà donc soldat! Que devint-il? Je l'ignore; sans doute il fit son devoir, fut brave, se comporta en héros, se fit tuer; ainsi n'en parions plus et revenons à Marie, objet principal de ce récit.

Le temps, ce grand consolateur, ce grand destructeur, ce grand magicien, amena bien des changements dans le château de Vaudou. La révolution était en marche, et dans sa course sanglante écrasait sous ses pieds jusqu'à ses fondateurs. L'ex-marquis se trouvait en butte à des délations continuelles; on lui reprochait la tiédeur de son républicanisme; tout le corps de la rote outragé dans la personne de Julien. Il crut conjurer l'orage, prêt à foudroyer sur lui, en sacrifiant sa fille; et Marie, pensant sauver les jours de son père, devint l'épouse d'un homme qui ne ressemblait à Julien que par la naissance, et au comte de Vermanton que par la fougue de son caractère; mais alors il se trouvait à la tête du parti régnant.

C'était en vain que le citoyen Vaudou avait cru se donner un défenseur dans son gendre; homme faible mais honnête, quoique dévoué à la république il refusait d'accepter à sa place le despotisme anarchique. Il fut jeté dans un cachot.

A ses côtés, sur la paille, gémissait un autre malheureux:

"Est-ce bien vous, marquis? s'écria le comte de Vermanton, car c'était lui-même; par quel changement de fortune ou d'opinion, vous trouvez-vous ici?"

—Mon ami, j'ai voulu sauver la république.

—Et moi, la monarchie."

Le même jour le vit tous deux périr sur l'échafaud.

Lecteur, ferme les yeux sur cette époque désastreuse; laisse s'écouler vingt années de troubles, de gloire et d'infortunes, et suis-moi dans les murs de Paris.

Vois-tu dans cette maison modeste, en face de ce brillant hôtel, une tendre mère écoutant les plaintes, partageant les chagrins d'un fils unique, son seul ami? Cette bonne mère, c'est Marie; ce bon fils, c'est le doux fruit de son malheureux hymen. Veuve et réduite à la condition la plus humble, ne subsistant que par le travail de son fils, ses succès dans les arts lui font espérer un avenir meilleur; mais sa situation présente est aggravée encore par une folle passion d'amour, à laquelle, cette fois, elle ne prend que sa part de mère. Son Gustave aime la fille unique d'un homme dont le rang, dont la fortune considérables, lui interdisent tout espoir.

Parvenu sous l'Empire, par son mérite seul, aux plus hauts emplois dans la carrière militaire, rallié au gouvernement des Bourbons, pair de France, ami du roi, le duc de Stélin consacrait tous les instants de ses glorieux loisirs à diriger la brillante éducation de sa fille Amélie. Gustave, choisi par lui pour l'initier dans les secrets du dessin et de la peinture, ne tarda pas à concevoir l'amour le plus violent pour son élève. Le duc en fut instruit, et son orgueil s'en révolta. Non content de banir l'artiste de sa maison, il résolut de tout mettre en œuvre pour arracher du cœur d'Amélie un sentiment naissant qui faisait rougir de honte son front patricien.

De son côté, Marie, avec ses tendres ménagements dont une femme, et surtout une mère sait si bien entourer ses paroles de consolation, cherchait à calmer l'esprit fougueux et le cœur exhalté du jeune peintre. "Mon ami, mon Gustave, où peut te conduire cet